

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 10, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 75 37 50 75
 Union Postale. 21 50 43 80
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
 de France et d'Algérie.

L'Honneur le veut

L'autre jour, je lisais un livre où il était question de ces terribles mercenaires de la guerre de Trente ans, qui reprirent au dix-septième siècle — en y ajoutant un élément de brutalité tudesque — la tradition des condottieri italiens du quinzième et du commencement du seizième siècle. Gens de sac et de corde, sans foi ni loi, malandrins ayant abandonné la caverne pour le camp, ils se battaient pour le compte du plus offrant et aimaient la guerre non seulement parce qu'elle leur servait de gagne-pain, mais aussi et surtout parce qu'ils voyaient en elle un perfectionnement du brigandage. C'était la cour des Miracles enrégimentée, une république de larrons armés, braves pour le pillage, disciplinés pour la dévastation...

Dans la rue, la voix éraillée d'un camelot aboyant le titre d'un journal interrompit ma lecture. J'ouvris ma fenêtre. Je vis que la « manchette » du journal portait en lettres grasses ces mots : « Révolutions d'Estherazy ». Soudain une maigre figure, au profil busqué d'oiseau de proie, passa devant les yeux de ma pensée. La tête inoubliable de l'énigmatique commandant m'apparut dans sa laideur superbe et terrible, coiffée du feutre à longue plume que portaient les soudards de Wallenstein, coiffant en une langue étrangère des mots rauques. Et je me demandai pourquoi la Providence avait voulu que l'âme de ce reître revint vivre parmi nous.

Ces « révélations », je voulais les lire aussitôt. Et une douleur poignante me serre encore le cœur en pensant à ce que j'y trouvai.

Sans doute il ne m'appartient pas de chercher à établir quelle est dans ce factum la part de la vérité et la part du mensonge. Nous avons des juges pour cela. Ah ! comme je les plains et que la besogne est cruelle ! Plus d'une fois, j'imagine, le rouge de leur robe a dû monter au front de ces magistrats, s'ils sont — comme j'en suis sûr — bons Français ! A eux, et à eux seuls, de nous dire ce qu'il faut penser au juste des surprenantes affirmations contenues dans cet écrit.

Mais qui donc, ayant lu ces pages vémineuses, oserait dire de bonne foi que certains passages n'y sont pas marqués de l'indubitable accent de la vérité ? L'impression main qui si longtemps avait caressé et protégé la bête s'est lassée, à la fin, de la couvrir : la bête irritée se redresse, baye et mord. Non, non, le cri qu'elle vient de pousser ne trompe pas ! Cri de rage, soit ! Mais il y a des notes sincères, dans ce long hurlement d'animal blessé, furieux de sa blessure, et qui veut blesser à son tour. Libre à ceux qui depuis un an nous présentent cet homme comme l'intéressante victime d'une machination scélérate, — libre à eux d'attendre, s'ils le peuvent, ce formidable témoignage !

— Rien de nouveau dans tout cela ! dit l'un.

— Simple roman-feuilleton ! ricane l'autre. Du mauvais Ponson du Terrail !

Et l'on se gaussa des histoires de fausses barbes et de lunettes bleues qui ornent ce récit.

Je suis obligé d'avouer que la prose du commandant ne me paraît pas si plaisante que cela, et je me figure que je ne dois pas être seul de cet avis.

Parmi beaucoup d'obscuretés et sans doute d'impostures, un point, en effet, est mis en pleine lumière par la déposition du commandant — puisque ces « révélations » ne sont en somme que la reproduction du témoignage qu'il a fourni devant la Chambre criminelle.

Du jour même où les premiers soupçons commencèrent à se condenser en accusation précise contre lui, une protection occulte, puissante, infatigable le couvrit. Cette protection lui demeura fidèle dans chacune des péripéties du sombre drame dont il est un des acteurs. Et qu'une telle protection ait été accordée à un client si suspect, qu'il ait cru qu'il importait à l'honneur de l'armée de défendre par tous les moyens cet homme-là ; qu'on ait poussé l'acharnement de cette folle défense jusqu'à ne pas voir l'effroyable péril dans lequel on jetait notre pauvre armée en la solidarisant — elle si saine ! — avec ce membre qu'il fallait résolument amputer au premier soupçon de gangrène : c'est là une chose qui serait éminemment propre à provoquer une surprise mêlée d'indignation, si de telles fautes pouvaient inspirer un sentiment autre qu'une inexprimable tristesse.

L'honneur de l'armée : quel mal nous a fait ce mot-là, compris comme il l'a été ! Je conjure ceux des membres de cette chère armée qui liront ces lignes de vouloir bien accorder une minute d'attention exemplaire de colère à la voix qui leur parle ici. Ce n'est point celle d'un ennemi : quelques-uns d'entre eux le savent. Je leur dis avec une conviction profonde que le moment est venu pour eux de méditer sérieusement sur les grands et terribles événements qui se sont accomplis ou qui se préparent, et d'en tirer la leçon. Or, il me semble qu'on a engagé l'armée dans une voie funeste. On s'est ingénié à lui persuader que son honneur exigeait qu'elle prit tout entière fait et cause pour Estherazy. Afin de l'enrayer plus sûrement, on a fait appel au généreux et vaillant instinct qui pousse tout soldat à voler au secours du camarade en péril. Et l'armée s'est émue de pitié d'abord, de colère ensuite, quand elle a su de quel crime le commandant était accusé. De la cause de cet homme elle a donc fait la

sienne propre. On lui a affirmé, elle a cru sincèrement que l'honneur l'exigeait. Et quand l'honneur parle, il n'est pas un soldat de France qui se bouche les oreilles.

Lorsqu'une disgrâce inattendue et bénigne, succédant à quelques mois de distance, au triomphal acquiescement devant le Conseil de guerre, a frappé — légèrement — le commandant, l'armée, si je ne me trompe, n'a pas dû très bien comprendre ce qui se passait. Un peu de méfiance s'empara d'elle. La beauté morale d'Estherazy cessa d'être pour elle un article de foi.

Elle accorda que l'homme n'était peut-être pas aussi intéressant qu'on le lui avait dépeint. Mais elle n'alla pas plus loin et se refusa à sentir le fumet de trahison et de crime que cet homme exhalait par tous les pores.

Et voici qu'aujourd'hui les derniers fragments du masque tombent. C'est le commandant lui-même qui, sûr de l'impunité — quoi qu'il ait fait et quoi que l'on découvre ! — fou de rage et altéré de vengeance, en secoue cyniquement les morceaux et se montre enfin à visage découvert. Une figure effrayante apparaît, qui est indubitablement celle d'un scapin authentique — et qui pourrait être au besoin celle d'un traître. Dans l'ombre sinistre d'où elle émerge, des choses étranges se devinent, — mystérieuses encore, comme toute cette affreuse histoire, mais qui demain vont être, de toute nécessité, éclairées de la lumière implacable de la vérité.

Il est temps et grand temps, à mon humble avis, que nos loyaux soldats, abusés et trompés comme le pays tout entier l'a été par un effréné débordement de mensonges, se détachent résolument de la cause de cet homme, répudient les louches manœuvres qui peuvent avoir été faites pour le sauver et comprennent que l'honneur de l'armée, cet honneur qui est l'un des plus chers trésors de la patrie, n'a rien de commun avec cette ténébreuse aventure ni avec aucune des choses très laides qui peuvent, hélas ! se sont greffées sur elle.

L'honneur de notre armée, ce n'est pas dans un certain bureau de l'état-major qu'il réside, au milieu de papiers suspects, de loupes et de grattoirs. Il est dans tous les lieux du vaste univers où l'un des siens, officier ou soldat, meurt silencieusement pour la France. Il est au Sénégal et au Congo, à Madagascar et au Tonkin ; hier, il était sur le Nil avec l'héroïque Marchand et son admirable troupe, dont les pieds saignent, en ce moment même, sur les rochers d'Abyssinie.

Il est à cette frontière des Vosges et des Alpes, où parmi les frimas et les neiges veillent sans se plaindre les bons chiens de garde de la Patrie. Il est sur les vaisseaux de notre flotte et l'on sait qu'entre les mains de ceux qui les montent cet honneur ne périrait jamais ! Cet honneur-là n'est solidaire des défaillances, des crimes même de personne. Trésor collectif, fait du dévouement, de l'abnégation, des hautes vertus d'une multitude de héros, la scélérate d'un seul homme ne saurait le salir. Il échappe aux responsabilités — quelles qu'elles soient ! — engagées dans l'affaire. Il plane très au-dessus de ce mauvais fétide dont les émanations ne montent pas jusqu'à lui. Il est chose non de ténébreux, mais de grand air et de clair soleil. Maudits soient les détestables conseillers qui ont persuadé le contraire à cette généreuse armée !

Telles étaient les choses que je me disais à moi-même, après avoir lu les « révélations » d'Estherazy.

Cependant une nausée de dégoût m'avait envahi. Je jetai le journal où s'établissait l'horrible document. Le présent me parut si laid que je me hâtai de fuir dans le passé — ne fût-ce que pour oublier un instant l'heure affreusement triste et sombre où nous sommes. Je revins donc au bon livre consolateur, à mes soudards de la guerre de Trente ans. Je lus des histoires de villes mises à sac, de populations exterminées. Des bribes de phrases à moitié oubliées flottaient dans ma pensée distraite... « Paris brûlé, livré à cent mille Allemands ivres... » Ou diable avais-je donc vu cela ? Qui donc avait exprimé ce vœu ? Et soudain, je me souvins. C'était dans les lettres, les fameuses lettres du commandant...

Soldats de France, reniez donc une bonne fois ce reître ! L'honneur le veut.

George Duruy.

Échos

La Température

Les faibles pressions couvrent la moitié Ouest de l'Europe, et une nouvelle dépression s'avance sur l'Irlande. Le mauvais temps reste donc probable sur la France, où les pluies ont été générales. On a recueilli 30 mm d'eau à Cette, 10 à Nantes, 5 à Besançon.

Hier, à Paris, journée pluvieuse avec température normale. Le thermomètre s'est élevé à 8° dans l'après-midi. Le baromètre restait, le soir, à 752 mm, c'est-à-dire à la pluie.

Monte-Carlo. — Thermomètre : 9° le matin à huit heures ; 11° à midi. Temps couvert.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :

Prix de Surènes : Instantané.
 Prix des Tuileries : Banios.
 Prix de Longchamps : Détonator.
 Prix du Ranelagh : Requiem.
 Prix Linda : Sommeil.
 Prix des Fortifications : Sombrun.

LES PAUVRES

Vous avez lu le fait divers d'hier ? Une pauvre vieille, qui chaque matin quittait sa mansarde pour aller mendier et qui chaque soir y rentrait pour y manger un morceau de pain, a été trouvée morte, serrant contre elle un petit sac qui contenait ses économies : quatre-vingt mille francs en or et en bonnes valeurs.

Cette histoire-là, non moins que les jugements des Tribunaux de Châteaubleu et de Rouen, qui ont refusé de considérer la mendicité comme un délit et qui ont été rectifiés par les Cours d'appel, remet les pauvres en actualité.

Et si on réfléchit qu'avant-hier un député fantaisiste, ressuscitant une théorie qui fit florir vers 1835, proposait de peupler notre empire colonial avec les familles pauvres de la mère patrie, on conviendra qu'un fabricant d'articles qui connaît les règles de sa profession doit s'occuper aujourd'hui même des pauvres.

Règle générale, admise par tous ceux qui ont étudié la matière, et par celui-là même qui veut faire des colons avec eux, les pauvres, ou plutôt les mendiants, ne méritent que très accidentellement les secours qu'ils sollicitent.

Et on devrait prendre pour habitude de ne jamais faire l'aumône directement sur la voie publique, ni même dans sa demeure lorsque le mendiant aura réussi à percer le cordon sanitaire des serveurs et à déjouer la vigilance des concierges.

Ce n'est pas que quiconque demande l'aumône en soit indigne ; mais généralement la mendicité, à Paris au moins, recouvre des abîmes de paresse, de débauche, de cupidité, ou parfois même de cruauté et d'exploitation criminelle lorsqu'il s'agit des enfants. Quant aux déparlements, la mendicité qui s'exerce surtout par les chemineaux confine à la truanderie et aboutit souvent à l'incendie.

Les routes de France sont sillonnées journalièrement par une trentaine de milliers de vagabonds prêts à tout, excepté au bien, et dans certaines contrées la terreur règne comme au temps des chauffeurs.

Il se passe, en ce moment, quelque chose d'analogue à ce qui frappa les esprits vers 1850. Les campagnes étaient parcourues par de véritables bandits qui annonçaient le partage des biens. Le coup d'Etat survint. Le gendarme fut dès le lendemain le roi des routes. Et on ne sut jamais où étaient passés les partages. Il est probable qu'ils s'étaient remis au travail.

Les Parisiens qui veulent tout de même vivre sans remords comme Polycrate et contracter par la bienfaisance une assurance morale contre la malchance, s'adressent pour leurs aumônes à l'Office central de la Charité, qui sert de lien aux œuvres et les empêche de se disperser toutes sur les mêmes pauvres habiles, surtout depuis que les mendiants ont trouvé le moyen de transformer en petits verseurs d'alcool les bons de fourniture.

J'ai beaucoup pratiqué les pauvres. J'ai eu l'honneur de faire partie de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Et de ce commerce j'ai tiré cette conviction que cent pauvres il y en a quatre-vingt-dix qui méritent leur sort et qui le préfèrent au travail. Les dix autres sont intéressants. Mais si les bienfaits de la charité n'étaient pas gaspillés, ils suffiraient pour transformer en rentiers ces dix pour cent.

Moralité : Chercher à faire pénétrer jusque dans la charité, suivant le précepte de saint Thomas d'Aquin, l'ordre qui est indispensable à toutes les œuvres humaines. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

S. Exc. Mgr Clari, nonce apostolique, a été frappé avant-hier, à midi, au moment où il se mettait à table, d'une congestion cérébrale. Depuis lors, le malade n'a pas repris connaissance et son état est des plus graves.

Hier soir, cependant, le bulletin de santé, signé des docteurs Martin Roux, Mène et Potain, indiquait une très légère amélioration. Mais malgré cette amélioration, les médecins conservent bien peu d'espoir.

Pendant toute la journée d'hier, il y a eu affluence de visiteurs à la nonciature. Le Président de la République a envoyé à deux reprises le commandant Humbert prendre des nouvelles du vénérable prélat. Tous les membres du corps diplomatique sont allés s'inscrire à l'hôtel de la rue Legendre où nous avons relevé, d'autre part, les noms de :

S. M. la reine Isabelle II ; MM. Charles Dupuy, président du Conseil ; Jules Méline ; Dumay, directeur général des cultes ; Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse ; duc et duchesse de Bellune, duchesse della Torre, princesse Bibesco, prince et princesse della Rocca, comte de Nicolay, baron et baronne de Kormeritz, l'abbé Perosi, comte et comtesse Luceschi-Palli, marquis Vaillant d'Arbois de Beaumont, marquis de Grijalba, M. de Belomayre, R. P. Bettendorff, procureur général des Lazaristes ; l'abbé Bourget, curé de Neuilly ; M. et Mme Chaix d'Est-Ange, Mme de Sgravenal, baron et baronne de Teil, etc.

Le cardinal Richard a passé avant-hier un quart d'heure auprès du nonce, qui d'ailleurs n'a pu le reconnaître. Aucune autre personne étrangère à la nonciature n'a été admise auprès de Mgr Clari, qui a été veillé l'avant-dernière nuit par Mgr Granito de Belmonte, conseiller de la nonciature, et l'abbé Gagliardini, secrétaire particulier de Son Excellence, la nuit dernière, par Mgr Montagnini, secrétaire de la nonciature.

La nouvelle pièce d'or, dont quelques spécimens circulent dans le monde officiel, est l'objet de nombreuses critiques. On rend justice au talent de l'artiste qui en a gravé les types. Ce n'est pas la faute de M. Chaplain si au revers de cette pièce figure un grand coq qui n'a nullement le caractère héraldique et qui con-

sacre une erreur historique trop souvent renouvelée.

Depuis un siècle, tous les savants et tous les numismates ont protesté contre l'idée de faire du coq l'emblème de l'ancienne Gaule devenue la France. On voit au revers des monnaies gauloises un cheval, animal qui est consacré à la déesse Epona.

Littérature très spirituellement l'opinion de tous ses confrères de l'Institut : « Le coq, a-t-il dit, ne paraît guère fondé que sur l'homonymie » latine de *gallus*, qui signifie tout à la fois *coq* et *gaulois*.

Nous savons que les calembours tiennent une grande place dans la science héraldique ; mais on acceptera difficilement celui qui rapproche le Français d'un animal de basse-cour.

Tout au bout de l'avenue de Clichy, le long des fortifications, un coin très parisien : le magasin des décors de l'Opéra.

Dans le ténarisme des coups de main sur les châssis, scandant des chansons d'atelier, trois femmes sur une haute tribune, les trois Parques au sommet de l'Olympe, filent une immense toile à décor.

En bas, Carpezzat et ses aides, à grands traits de brosse emmanchées au bout de longs bâtons, s'efforcent sur un nouveau quatrième acte de *Patric* !

D'un autre côté, la fine silhouette du maître sculpteur Frémiet, avec la petite perrine, les grosses lunettes rondes et les sourcils en broussaille de bon Croquemitaine, s'agit svelte, frêle, vive, touchant à peine le sol ou les échelles, autour de deux Pégases géants pointant vers le plafond et que retiennent deux femmes d'une grâce charmante malgré leur grandeur colossale : la Poésie, très moderne avec sa tunique juste classique autant qu'il faut, et l'Agriculture, une ravissante paysanne court vêtue et parée de la coiffe de nos campagnols.

Ce sont les deux groupes allégoriques des Arts de la Paix qui figureront au sommet des pylônes de dix-sept mètres du pont Alexandre-III, en face des Champs-Élysées.

Frémiet a quitté son atelier de l'Institut pour assister au départ de ces « bibelots » chez le fondeur. Dès le mois de septembre, les deux groupes seront en place, bons premiers parmi les œuvres d'art de l'Exposition.

Une rencontre à l'épée a eu lieu hier entre M. Paul Gavault, l'auteur dramatique bien connu, et M. Henri Marx, fils du directeur du théâtre Cluny.

A la première reprise, M. Gavault a été atteint d'une piqûre légère au creux épigastrique ; à la quatrième reprise, il a été atteint d'une plaie pénétrante dans la région maxillaire inférieure, au point d'urgence des nerfs dentaires. Cette blessure, de l'avis des médecins, le mettrait dans un état d'infirmité qui a nécessité l'arrêt du combat.

Les témoins de M. Henri Marx étaient MM. Maurice Ludeat et Ch. Gachet ; ceux de M. Gavault, MM. Gaston Pollonais et Louis Perrée.

Un écrivain allemand, Frank Schwanzer, prétend pouvoir définir le caractère des hommes de lettres par la grosseur du porte-plume dont ils se servent ordinairement. Le plus gros porte-plume signifie : homme aimable par excellence. Cela serait le cas d'un éminent historien, M. Henry Houssaye, de l'Académie française.

En 1890, ayant à travailler aux archives de la guerre pour préparer son livre *1814*, l'historien ne trouva, sur les tables, que des porte-plume de petits calibres. Il manifesta son dépit et M. Martinien, alors secrétaire du service des communications, s'empressa de faire ajuster, pour le nouveau rédacteur, un gros morceau de bois. On imprima dessus : « Les employés des archives de la guerre à M. Henry Houssaye. »

Et, grâce à l'emploi de ce bâton, le travail de l'historien marcha grand train. Naturellement, son labeur achevé, M. Houssaye emporta chez lui le précieux porte-plume. Qu'est-il devenu ?

Pour les montres de première communion, la maison Leroy, du Palais-Royal, se recommande d'elle-même. Les montres qu'elle fabrique entièrement dans ses ateliers de Besançon sont de toute première qualité et d'un prix très abordable. Cette honorable maison occupe toujours les mêmes magasins Galerie Montpensier (côté du Théâtre-Français) et justifie dignement sa réputation universelle par la qualité impeccable de son horlogerie et l'élégance de ses modèles.

L'Océanide de Chassériau et les principales fresques provenant des ruines de la Cour des comtes, et dont l'entourage avait été confié à M. Tisserand, ont été transportés au Louvre.

Toutes celles dont le report sur toile est aujourd'hui terminé sont actuellement livrées à des artistes spéciaux qui complètent le travail par quelques retouches et quelques petites restaurations nécessaires à leur parfaite conservation.

Derrière les ailes lumineuses du Moulin-Rouge, la Folie, ce soir, agitera ses grelots, conviant ainsi les Parisiens à terminer de façon joyeuse cette gaie journée de la Mi-Carême.

Croirait-on que l'électrothérapie, si fort à la mode aujourd'hui, est plus que centenaire ?

C'est Marat, le fameux conventionnel — médecin avant de devenir le sinistre chirurgien que l'on sait, — qui en fit les premières applications.

Dans une curieuse lettre que nous montrait hier un collectionneur d'auto-

graphes, lettre datée du 26 septembre 1783, Jean-Paul Marat raconte à un ami deux cures médicales qu'il a obtenues par l'électrothérapie. Il cite notamment M. de l'Isle, qui avait perdu la vue depuis trente-trois ans et qui venait de la recouvrer à la suite de son traitement par l'électricité.

Mais c'est en Espagne, ajoute-t-il, que je désirais déployer les ressources de ce remède, administré lorsqu'il est administré par un médecin-physicien.

Quel dommage que Marat n'ait pu aller en Espagne conquérir par la seule électrothérapie son surnom d'ami du peuple !

Mais où vont les kiosques d'antan ? Ces bons vieux kiosques des boulevards qui abritaient si longtemps les agents des brigades centrales, et que l'on remplace par d'immenses minarets multicolores, où vont-ils ?

Ils vont, arborant de nouveaux écussons et repeints à neuf, meubler les avenues de Versailles. Ils serviront là-bas de repaires aux vieilles marchandes de journaux de la ville du Roi-Soleil et du Congrès.

Quelques autres sont destinés à Ramboillet, à Saint-Denis, à Pontoise ! C'est la décentralisation des kiosques.

Hors Paris

Les officiers du 10^e chasseurs à cheval, colonel en tête, accompagnés par tous les trompettes du régiment, se rendaient dimanche à l'entrée de la bonne ville de Moulins, leur garnison, sur la route de Paris, pour y recevoir deux de leurs camarades.

M. le capitaine Merle des Iles et M. le lieutenant Dinan avaient paré qu'ils feraient en sept jours les 626 kilomètres du trajet de Moulins à Paris et retour. Ils ont tenu parole, malgré la poussière qui couvrait le chemin ; même ils ont gagné quelques heures. C'est 80 kilomètres par jour environ, sans repos.

Ce résultat, accueilli avec enthousiasme par le 10^e chasseurs, est tout à l'honneur du corps d'officiers de ce beau régiment. La population a pris part à l'entrée triomphale faite aux deux vainqueurs, qui ont traversé la ville au son de joyeuses fanfares.

De notre correspondant de Boulogne : « On sait que la reine d'Angleterre a modifié son itinéraire pour se rendre sur la Côte d'Azur, et qu'elle emprunte, cette fois, la route Folkestone-Boulogne.

« A Folkestone, on fait de grands préparatifs pour le passage de la souveraine. Un banquet officiel suivra son départ.

« A Boulogne, la gare maritime est ornée de drapeaux et de trophées. Deux magnifiques gerbes de fleurs seront offertes par la municipalité et la colonie anglaise. Le quai Chanzy sera barré par un cordon de troupes.

« S. M. la reine Victoria n'est pas venue à Boulogne depuis 1855. Elle y fut reçue par Napoléon III, qui l'accompagna également à son départ. »

Courrier de Monte-Carlo : « M. et Mme Astor, les milliardaires de New-York, sont installés à l'Hôtel de Paris, où ils profitent de leur séjour pour réunir à leur table leurs nombreux amis en déplacement à Monte-Carlo.

« Hier, au nombre de leurs invités : M. Guthrie, M. Chapmann, M. et Mme Beckett, M. et Mme Herrisson, M. et Mme Miller-Kennedy, M. Vilfrid, lady Gray Egerton. »

Nouvelles à la Main

Bob à son précepteur tout effaré : — Alors, m'sieu l'abbé, le Juif-Errant... c'était un vieux marcheur ?

Entre demi-mondaines : — Tu ne te déguises pas ? — Si... en ligue dissoute. — En quoi cela consiste-t-il ? — A rester bien tranquille chez soi...

Le Masque de Fer.

ÉTAT D'ÂME DU LIGUEUR

MADAME. — Que diable allais-tu faire dans cette ligue ? — Est-ce que je pouvais prévoir ce qui arriverait ? Et puis, j'ai des convictions, sapsi !

MADAME. — Tu as des convictions, toi ?

MADAME. — Faiblement. — Parfaitement, j'en ai...

MADAME. — Quoi qu'il en soit, nous avons depuis huit jours une existence insupportable... On a perquisitionné chez nous... On a saisi les notes du gaz et de la couturière... On a tout bouleversé ! Voilà à quoi elle nous a menés, ta ligue !

MADAME. — Je te répète que je ne pouvais pas prévoir... Si c'était à recommencer, je ne le ferais pas. Mais maintenant, je ne peux pas donner ma démission. (Sans énergie). D'ailleurs, il faut lutter... il faut lutter jusqu'au bout.

MADAME. — Contre quoi ?

MADAME. — Je ne sais pas, mais il faut lutter.

LA BONNE, entrant. — Une lettre pour monsieur.

MADAME. — Donnez... (Il s'écartera). Voyons... (Avec un cri de joie). Oh !

MADAME. — Qu'y a-t-il ? Une bonne nouvelle ?

MADAME. — Tu peux le dire... Quelle veine !

MADAME. — Mais encore... MADAME, très gai. — Le gouvernement se

conduit avec nous d'une façon abominable !

MADAME. — Et c'est ça qui te fait rire ?

MONSIEUR. — Il dépasse les bornes de l'arbitraire !... (Il se frotte les mains).

MADAME. — Hé !

MONSIEUR. — C'est de la tyrannie !... Il dissout la ligue !

MADAME, très contente. — Ah bah !

MONSIEUR, enchanté. — Oui, ma chérie... Il nous dissout !

MADAME. — Tiens ! tu ne méritais pas ce bonheur !

MONSIEUR. — Je vais protester publiquement...

MADAME. — Toi ?

MONSIEUR. — Oui... Mais j'enverrai ma carte au ministre, en cachette... avec tous mes remerciements.

Alfred Capus.

La Catastrophe de Lagoubran

Tentative criminelle

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Toulon, 8 mars.

La grave nouvelle que je vous ai transmise, hier soir, de la découverte d'un paquet de cartouches de dynamite, déposé contre le mur de l'arsenal de terre, a causé en ville une émotion extraordinaire. On se trouve, sans aucun doute, en présence d'une tentative criminelle dont les conséquences, si elle avait abouti, eussent été incalculables.

Hier, en effet, le sous-préfet de Toulon avait reçu une lettre anonyme lui annonçant que la nef 2 de la poudrière sauterait pendant la visite de M. Lockroy, ministre de la marine. L'auteur de cette lettre disait avoir entendu quatre hommes causant dans une maison en construction, et l'un d'eux s'écrier :

Nous avons manqué notre coup, mais ce soir ou demain la seconde poudrière sautera pendant que le ministre la visitera.

D'autre part, les coups de revolver qui auraient été tirés, dans la soirée, vers sept heures, sur la sentinelle placée au-dessus du magasin de mèche, ont encore augmenté l'émotion publique. Des versions fantastiques circulent sur ce nouvel incident. Je me borne à vous en envoyer à ce sujet le rapport officiel du chef

heures trente-huit, salués à la gare par les autorités civiles et militaires.

Le ministre arrivera à Paris demain matin à neuf heures qu'il se rendra au Palais National.

Le baron de Rothschild a envoyé au maire de Toulon une somme de 10.000 francs pour être distribuée aux victimes de l'explosion.

D'autre part, dans sa séance d'hier, le Comité d'administration du Cercle de la rue Royale a voté l'envoi au ministre de la marine d'une somme de deux mille francs pour les victimes de la catastrophe de Toulon.

HISTOIRE D'UNE OMELETTE

L'Éclair, dans un de ses articles, dit, à propos du séjour du colonel Picquart à la Santé et au Cherche-Midi, qu'il bénéficie partout d'un régime de faveur. Notre confrère rappelle les paroles que le colonel prononce le 21 septembre dernier, à la 9^e Chambre, lorsqu'il fit allusion au rasoir de Henry et au lacet de Lemerrier-Picard, et il ajoutait qu'il fallait que le colonel « fût en proie à un véritable délire de persécution pour faire cette sortie déclamatoire, qui pouvait le tuer, en effet, mais sous le ridicule ».

Le Temps a communiqué à M. Edmond Gast, cousin du colonel Picquart, cet article de l'Éclair, et lui a demandé ce qu'il en pensait.

M. Gast a déclaré que jamais le colonel Picquart n'avait été l'objet d'un traitement de faveur, ni à la Santé, ni au Cherche-Midi et, à ce propos, il a raconté à notre confrère « un fait totalement ignoré du public et de nature à jeter un jour nouveau sur les paroles prononcées par le colonel à la 9^e Chambre ».

C'était, dit M. Gast, le dimanche qui suivit la mort de Henry. Picquart mangeait philosophiquement une omelette, à son déjeuner, en présence d'un gardien, lorsque tout à coup il sentit dans sa bouche quelque chose de mouvant. C'était un morceau de verre, de petite taille, à angles aigus. Il le mit sur le bord de sa assiette, un peu étonné, et fouilla le reste de l'omelette, où il trouva de suite un autre morceau de verre, en forme de croissant, très mince et très effilé. Immédiatement, il fit constater au gardien ce qu'il venait de trouver. Grand émoi ! Le directeur et le contrôleur, prévenus, accoururent. Tout le monde est ému des conséquences possibles, chacun passe ses responsabilités. Picquart, voyant cette agitation, calme ses gémissements.

Il est certain, dit-il au directeur, que, quelques jours après la mort de Henry, ce fait paraissait bizarre au public. Mais soyez en repos, changez-moi mon restaurateur et je n'en dirai rien !

Et, en effet, une heure après, M. Hild, secrétaire de M. Labori, vint le voir. Picquart ne souffla pas mot, et M. Hild ne put rien soupçonner tant le colonel était calme.

Il garda le silence, dans la suite, sur cet incident. Moi-même, je me suis jusqu'à présent, et si je vous le raconte aujourd'hui, c'est que, par la suite, le colonel alla retourner à la Santé, j'ai écrit samedi dernier au président du Conseil pour lui demander une audience et le mettre au courant. M. Dupuy, ne m'ayant pas répondu, apprendra ainsi par le Temps ce que je voulais lui faire savoir.

Le Temps, après avoir recueilli ce récit de la bouche de M. Gast, a envoyé un de ses collaborateurs auprès du directeur de la Santé, qui lui a dit :

« J'étais absent lorsque cet incident s'est produit, mais je sais qu'il ne fut d'aucune importance ».

M. Picquart a trouvé dans son omelette un morceau de verre qui y était tombé par accident.

Ce morceau de verre était assez gros pour frapper le regard. M. Picquart l'a été de son assiette, a appelé le contrôleur, le lui a montré et a renvoyé chez le restaurateur l'omelette et le débris de verre.

Puis, sur sa demande, le restaurateur qui le servait a été changé. Je crois, d'ailleurs, que ce changement provient surtout de ce que M. Picquart n'était pas satisfait de la cuisine de ce restaurant.

D'autre part, le restaurateur et son fils, MM. Delpey, ont déclaré :

« Nous nous souvenons parfaitement de cet incident, auquel M. Picquart avait attaché plus d'importance qu'il n'en méritait. Il était tombé dans l'omelette que nous fumes servir au prisonnier un tout petit morceau de verre blanc ».

M. Picquart nous renvoyait l'omelette, consciencieusement épluchée, avec le débris de verre enveloppé dans une feuille de papier à cigarette.

Il n'y avait qu'un seul morceau de verre, un peu plus gros que la tête d'une épingle.

Nous pensons qu'il était détaché d'un salière et était tombé dans le sel dont avait saupoudré l'omelette.

M. Gast, comme conclusion à cette histoire, déclare qu'il se peut que ce soit là un hasard, un accident de cuisine ; mais il lui paraît que ce serait un hasard bien malheureux. « En tout cas, dit-il, cette omelette aux pointes, nouveau genre, ne saurait à aucun titre passer pour le traitement de faveur dont parlait l'Éclair ».

G. Davenay.

Grains de bon sens

Voilà trente-cinq ans que je suis dans le journalisme. Voilà vingt ans environ que j'ai pris l'habitude d'interroger mes lecteurs sur les cas de conscience que m'apportent le hasard des événements, et de les discuter avec eux. Voilà vingt ans qu'ils répondent à ces appels. Je ne crois pourtant pas que jamais les lettres me soient arrivées plus nombreuses, plus diverses, plus intéressantes qu'à propos de l'enquête provoquée par moi sur la cuisine qui se trouvait au boucher pour majorer les prix qu'elle soumettait à sa maîtresse, et sur le conducteur des ponts et chaussées qui comptait à son administration trois journées de voyage d'inspection, quand il lui avait suffi de deux pour aller à la messe.

Il faut que je le dise tout de suite à nombre de mes correspondants : ils ont pris la question de travers. C'est un peu ma faute ; mais je ne le regrette pas, parce que leurs communications n'en ont pas été moins curieuses.

Je ne demandais pas, à vrai dire, si la cuisine et le conducteur des ponts et chaussées agissaient conformément à la grande et sainte morale. La question n'eût pas valu la peine d'être posée.

« Votre cuisine n'est qu'une voleuse ! » m'ont répondu de bonnes bourgeoisies, très irritées que l'on eût l'air de l'exécuter.

Quant au conducteur des chantiers, on l'a condamné de façon moins préemptoire. On a fait des distinctions ; mais, en général, on a conclu que, lui aussi, il s'appropriait des sommes qui ne lui appartenaient pas, et que, par conséquent, c'était, lui aussi, dans son genre, un malhonnête homme.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que quelques-uns de mes correspondants m'ont véhémentement pris à partie pour avoir feint d'émettre un doute sur la question : « Vous encouragez le vice ! » m'ont-ils dit. Ce scepticisme indulgent peut avoir des conséquences déplorables. Vous pactisez avec les voleurs, en ne les stigmatisant pas du nom qu'ils ont mérité.

Eh ! là, là, mes amis ! Permettez-moi de vous dire que vous avez passé à côté du problème psychologique sans le savoir.

Il ne s'agissait pas du tout de juger si la cuisine qui s'entend avec le boucher pour voler ses maîtres est une voleuse ; si le conducteur des ponts et chaussées qui compte à son administration des dépenses qu'il n'a pas faites agit d'une façon malhonnête, la réponse est trop facile.

Quelques-uns d'entre vous m'ont renvoyé au catéchisme, et ils ont eu bien raison.

Mais ce n'était pas là la question. Je croyais l'avoir suffisamment indiquée. Cette cuisine, vous avais-je dit, ne déroberait jamais une pièce de cinquante centimes, ni un louis que sa maîtresse aurait oublié sur le coin de la cheminée. Pour elle, ce serait un vol, et elle est honnête fille.

Elle majeure, de complicité avec le boucher, le prix de la viande qu'elle sert sur la table. Elle se croit — et cela très sincèrement, de très bonne foi — en règle avec la morale. Elle pense ne rien faire que de légitime et d'admis.

Ce conducteur des ponts et chaussées (j'avais pris soin de le dire) est le plus honnête homme du monde. Il ne se permettrait pas, à coup sûr, un acte qui tomberait sous le coup de la loi pénale, ou qui lui vaudrait ombre de mésétime chez les honnêtes gens. Il trompe pourtant son administration et, sans croire que ce soit là un acte très répréhensible, il n'y attache qu'une importance médiocre : il est en repos avec sa conscience.

En bien, voici le problème :

Comment se fait-il que des actes qui sont contraires à la grande morale, à la morale du cathéchisme, paraissent acceptables, excusables, quand ils sont autorisés par la profession de celui qui les commet ?

Y a-t-il donc, en dehors de cette morale universelle et immuable, des morales particulières que j'appellerais des morales de métier et de profession ?

Est-ce que chaque profession n'a pas un certain nombre de ces déviations de conscience, dont on ne tient pas compte, tant l'usage les lui a rendus habituels ?

Est-ce que vous pourriez m'en citer quelques-unes dans votre sphère ?

Je dois dire que cette question a été traitée, elle aussi, dans nombre de mes lettres. L'un de mes correspondants m'écrit :

« Moi, monsieur, je suis député. »

« Je me sers, pour mes lettres particulières, du papier de la Chambre. »

« Je suis une canaille. »

« Je le sais, mais, ma foi, tant pis ! »

Et il ne signe pas. Celui-là est en plein dans le sujet.

Un autre me dit :

« Monsieur, j'ai connu, à Sébastopol, un officier qui était chargé de toute la papeterie d'un corps d'armée. Il passait une bonne partie de ses nuits à mettre en ordre les documents qui devaient passer le lendemain sous les yeux du général. Quand il avait fini, il se mettait à sa correspondance privée. »

« Il éteignait les deux bougies que lui allouait l'intendance, et il en allumait une qu'il avait payée de ses propres deniers. »

C'était un honnête homme !

Tel était le problème. Nous en causons ensemble. Mais, auparavant, je vous demandai la permission de vous donner quelques renseignements sur ce fameux « sou du franc » qui préoccupe tant de maîtres de maison.

Françoise Sorey.

LA JOURNÉE

Jeudi 9 mars

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). Conseil de cabinet, au ministère de l'Intérieur.

Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion du budget de la guerre (9 h. du matin).

La mi-carême : Cortège de la Reine des Reines, départ, 10 h. du matin, du marché du Temple ; cavalcade des Etudiants, départ de Bullier, 11 h. — Départ des deux cortèges réunis, 1 h., place de la Concorde, pour l'Hôtel de Ville, par les grands boulevards et la rue Turbigo.

A l'Opéra : Dernier bal masqué.

Les Grands Prix de Rome : A l'Ecole des beaux-arts, jugement du premier essai d'esquisse modelée pour le concours de gravure en médailles et pierres fines. — Exposition du concours à partir d'une heure.

A l'Épave : Dernier jour du Salon de peinture et de sculpture du Cercle de l'Union artistique (clôture à 6 h.).

Excursion du Club alpin : Départ, gare d'Est, 8 h. 20 du matin, pour Châlons-sur-Marne ; après la visite de la ville excursion à pied à Notre-Dame de l'Épine ; retour à Paris, à 10 h. 35 du soir.

Dans les églises : A Saint-François-Xavier, pour la continuation de la novaine de la Grâce, à 8 h., sermon par le R. P. Gaudreau, sous la présidence de Mgr Doumaire, évêque de Tripoli ; à 8 h. 1/2, sermon par M. l'abbé Diez (après chaque office, vénération des reliques de saint François-Xavier). A Notre-Dame du Salut (8, rue François-I^{er}), à 9 h., messe annuelle pour la Société des Œuvres de mer ; à 10 h., assemblée générale de la Société et causerie de M. Chastang, sur sa campagne en Islande en 1938.

Le Monde et la Ville

SALONS

— S. A. R. le landgrave de Hesse donnera, mercredi prochain, à quatre heures et demie, une matinée musicale dans son hôtel de la rue Beaupré.

— Très élégant dîner, avant-hier, chez la princesse Alexandre Bibesco, dont les convives étaient :

Duchesse et Mlle de Rohan, princesse et princesse Styrsky avec leur fille, princesse de Brancovan, général, marquis et Mlle d'Espouville, M. Gabriel Faure, marquis de Pimodan duc de Rancourt, comte Stanislas de Castellane et M. B. Sommier.

Le dîner a été suivi d'une soirée musicale dont le programme était consacré aux œuvres de M. Gabriel Faure : Quatuor en ut mineur, MM. Gorsky, Bailly, Salmon et l'auteur ; Sonate pour piano et violon, princesse A. Bibesco et M. Gorsky ; Dolly, princesse A. Bibesco et M. Gorsky.

l'auteur. Succès triomphal pour M. G. Faure et ses merveilleux interprètes. Dans l'assistance :

S. A. R. le landgrave de Hesse, le ministre de Roumanie et la princesse Ghika, prince et princesse Ed. de Polignac, duchesse de Bassano, comte et comtesse de Savoie, duchesse et Mlle de Fréville, comtesse et Mlle de Lamoignon, comtesse de Lévis-Mirepoix, comte et comtesse de Chabrilant, marquis et Mlle d'Harcourt, comte et comtesse Pasiré, Mme Waddington, comtesse R. de Barbentane, marquis Guitry, le comte de Brancovan, comte de Grimberghe, etc.

Grand remue-ménage hier rue Saint-Lazare. Tous les huit-ressorts du noble faubourg encombrant l'étroite chaussée. Le comte Henri de Sausse fait entendre ses œuvres musicales, à la Bodinière, devant le gratin du gratin.

Quand on aura nommé MM. Engel, Challet, Mlle Bathori pour la partie vocale, Mlle Vornesse et Boutet de Monvel, MM. Carcanade, Casadessus pour la partie instrumentale, complétée par le maestro qui tient le piano ; quand on aura dit que les compositions, pleines de fraîcheur, d'élégance et d'originalité du comte de Sausse ont été acclamées, on aura donné une faible idée de l'heure délicate que s'est offerte hier la bonne société.

Dîner de vingt couverts, suivi d'une soirée musicale exquise, avant-hier, chez Mme Emile Fourton, dans ses salons de la rue de Montcau. Au programme : *Nocturne*, de Chopin, et *Légende*, de Liszt ; M. Motte Lacroix ; air d'*Héroïde*, de Massenet ; M. Raquez ; air d'*Ève*, de Massenet ; Mme Charles Max ; *Le Nid*, dernière chanson et *Chanson pour elle*, de Massenet ; M. Mauguère ; air du *Cid*, de Massenet ; Mlle Picard ; air de *Thais*, de Massenet ; M. Dubulle ; *Elle et le Tablier*, de Stéphane Liégéard ; Mlle Renée du Min ; duo d'*Ève*, de Massenet ; M. Raquez ; duo des *Huguenots*, de Meyerbeer ; Mlle Picard et M. Dubulle. Succès éclatant pour tous ces excellents interprètes. Comme clou : la charmante maîtresse de maison qui a été acclamée d'enthousiasme dans une romance suédoise, les *Larmes de Werther*, de Massenet, et le duo du *Roi de Lahore*, avec M. Mauguère, qui accompagnait ses œuvres au piano, a adressé hier à Mme Fourton ces mots :

J'ai besoin de vous remercier si absolument pour toutes vos attentions. D'abord, d'avoir ainsi remarquablement interprété plusieurs de mes ouvrages, ensuite, d'avoir consacré si largement le programme. Je reste touché et reconnaissant.

MASSÉNAT.

Ces paroles du maître valent le plus beau triomphe.

— Très jolie soirée dansante intime, avant-hier, chez Mme Bowens d'Everstein, dans ses salons de la rue Mimosin. Parmi les invités :

Comtesse et Mlle de La Ruelle, Mme et Mlle de Bionval, vicomtesse et Mlle de Beauffort, comte et Mlle d'Aubigny, marquis de Naurois, M. et Mme de Bauche, comtesse de Gennes, M. et Mme Manès, Mme Schollin de Mulhens, Mme de Lièvre, marquis de Roquefeuille, comte et comtesse de Lamoignon, Chalais, vicomte Beaufort, baron d'Arthus, M. Sage, de Lander, vicomte de Massougues, M. de Chedelberg, comtes d'Aubigny et de La Ruelle, M. et Mme de Lamoignon, comte de Bazaine, comte Philippe de Sémisais, etc.

— La représentation donnée dimanche chez la comtesse de Kessler a été très brillante. La maîtresse de maison jouant Mimi dans *La Vie de bohème*, dans son costume 1830, a interprété son rôle avec une grande chaleur et une grande émotion. Son grand succès a été partagé par les autres interprètes, notamment par M. Bour et M. Henry Leroy. Très applaudis également Mme Allys Arsl et dans les entr'actes, à dit des poésies de Jeanne Lupo.

— Dimanche prochain, matinée musicale chez M. et Mme Breiner. Au programme : MM. Massenet et Breiner, Mmes Dettelbach et Lyon, Mlle Altemus, Denis, Dubray et de Montauzon.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— La Société artistique et littéraire le « Gratin Dauphinois », dont M. Charles Blanc, préfet de police, est président, et dont M. Emile Loubet, président de la République, est le président d'honneur, ont donné, dimanche, à 18 heures, à ses membres et à leurs invités un dîner suivi de concert et de bal. La fête aura lieu salle Charras, rue Charras.

— La représentation donnée dimanche chez la comtesse de Kessler a été très brillante. La maîtresse de maison jouant Mimi dans *La Vie de bohème*, dans son costume 1830, a interprété son rôle avec une grande chaleur et une grande émotion. Son grand succès a été partagé par les autres interprètes, notamment par M. Bour et M. Henry Leroy. Très applaudis également Mme Allys Arsl et dans les entr'actes, à dit des poésies de Jeanne Lupo.

— Dimanche prochain, matinée musicale chez M. et Mme Breiner. Au programme : MM. Massenet et Breiner, Mmes Dettelbach et Lyon, Mlle Altemus, Denis, Dubray et de Montauzon.

CERCLES

— Reçu comme membres permanents au Cercle agricole :

Vicomte de Saint-Geny, présenté par le marquis du Douët de Gravielle et le vicomte de Saint-Georges ; comte de Cornulier, présenté par le prince d'Artois, comte de La Roche-Guyon, comte de La Roche-Foucauld, comte de Gérard du Douët de Gravielle ; comte Guillaume de Bouillie, présenté par le marquis de Versaille Odoard et le comte Elzard de Sarracine ; comte Gabriel de Miran, Fargues, présenté par le comte Fernand de Rougé et le comte de Miran-Fargues.

Reçu comme membre temporaire :

Le comte Camille de Laubespain, présenté par le comte L. de Laubespain et le marquis de Lévis-Mirepoix.

— Le général T. A. Boitard a été reçu hier comme membre permanent au cercle de l'Union artistique. Ses papiers étaient les généraux Thomassin et baron de Serlay.

Reçu comme membre temporaire, le baron Marochetti, ancien ambassadeur, présenté par le comte d'Espouville et M. Thirion-Montauban.

Aujourd'hui, à ce même cercle, séance hebdomadaire musicale. Au programme : *Sonate*, de Schumann, *Quatuor* n° 10, de Beethoven ; MM. Albert et César Gelson, Tracol, Mlle de Schneklud, et Mlle Donnay ; — Air de *Marie-Magdeleine*, de Massenet ; — Pourquoi ? de Tschalkowsky ; — Air d'*André Chénier*, de Giordano ; Mlle Vera Nimoff.

L'assemblée générale annuelle de ce cercle aura lieu le vendredi 17 mars, à trois heures et demie.

Le jour suivant aura lieu l'assaut d'armes annuel, dans la salle des fêtes.

MARIAGES

— M. l'abbé Sébert a béni hier, à Saint-François-de-Sales, le mariage de M. Lorient-Lecaudey, avocat à la Cour d'appel, fils de M. et Mme Lorient et petit-fils du docteur Lecaudey, avec Mlle Hélène Dubost, fille de M. et Mme William Dubost.

Les témoins étaient, pour le marié : le commandant Bolot, commissaire du gouvernement près le Conseil de révision de la justice militaire, et M. Charles Godon ; pour la mariée : M. Andry, son oncle, et le lieutenant Beaudot, du 21^e régiment d'artillerie, son cousin. Dans la noblesse assistance :

MM. et Mmes Brunetier, Benoist, A. Clairouin, Bodinier, Herbaud, Dorchain, Plahaut, Girard, Gastinne-Renetta, Bizet ; comte et comtesse de Sémisais, docteur et Mme Hirtz, docteur et Mme Hirtz, docteur et Mme Reynier, docteur et Mme Aubé, Fleury, Bompard ; MM. André, Jean et Pierre Flauze, Ch. de Bussy, René Plahaut, Louis Basset, A. Bertolin, Paul Héneux, docteur J. de Nittis, etc.

CHARITÉ

— A Notre-Dame, demain, à deux heures et demie, assemblée de charité, avec sermon par le R. P. Auriant, au bénéfice de l'œuvre de Saint-François-Régis.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De la comtesse François de Maille, née de Trimond, décédée à Angers. La défunte sera inhumée à la Salle de Villiers (Maine-et-Loire). — De M. Heret, architecte honoraire de la Ville de Paris, ancien maire du vingtième arrondissement, décédé à l'âge de 77 ans. Le défunt était le grand-père du comte de l'Espinau-Saint-Luc ; — De M. Maximilien Champachet de Sarjas, officier d'artillerie, décédé à l'âge de 45 ans, au château du Grand-Montcau, près de Paris ; — Du contre-amiral Chauvin, décédé à Champfort, près Besançon, à l'âge de 63 ans. En 1895, il fut nommé chef d'état-major général à la marine, et fut un des collaborateurs de M. Lockroy pendant le ministère Bourgeois ; — De M. L. M. Kohn, décédé à Vienne, à l'âge de 113 ans. Hongrois d'origine, il avait servi de guide à Napoléon et à son état-major ; — De M. Adolphe Deschamps, l'un des plus distingués journalistes de la presse catholique belge, décédé subitement. Fils de l'ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères, il était le neveu de l'ancien cardinal archevêque de Malines. Il fut l'un des fondateurs de l'Association de la presse belge ; — De M. Deforge, bâtonnier de l'Ordre des avocats de La Rochelle, décédé à l'âge de 83 ans ; — De M. Cosson, maire de Tours, décédé en cette ville à l'âge de 63 ans ; — De Mme Elisabeth Bridenne, décédée à Berck-sur-Mer, à l'âge de 100 ans.

teurs de M. Lockroy pendant le ministère Bourgeois ; — De M. L. M. Kohn, décédé à Vienne, à l'âge de 113 ans. Hongrois d'origine, il avait servi de guide à Napoléon et à son état-major ; — De M. Adolphe Deschamps, l'un des plus distingués journalistes de la presse catholique belge, décédé subitement. Fils de l'ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères, il était le neveu de l'ancien cardinal archevêque de Malines. Il fut l'un des fondateurs de l'Association de la presse belge ; — De M. Deforge, bâtonnier de l'Ordre des avocats de La Rochelle, décédé à l'âge de 83 ans ; — De M. Cosson, maire de Tours, décédé en cette ville à l'âge de 63 ans ; — De Mme Elisabeth Bridenne, décédée à Berck-sur-Mer, à l'âge de 100 ans.

teurs de M. Lockroy pendant le ministère Bourgeois ; — De M. L. M. Kohn, décédé à Vienne, à l'âge de 113 ans. Hongrois d'origine, il avait servi de guide à Napoléon et à son état-major ; — De M. Adolphe Deschamps, l'un des plus distingués journalistes de la presse catholique belge, décédé subitement. Fils de l'ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères, il était le neveu de l'ancien cardinal archevêque de Malines. Il fut l'un des fondateurs de l'Association de la presse belge ; — De M. Deforge, bâtonnier de l'Ordre des avocats de La Rochelle, décédé à l'âge de 83 ans ; — De M. Cosson, maire de Tours, décédé en cette ville à l'âge de 63 ans ; — De Mme Elisabeth Bridenne, décédée à Berck-sur-Mer, à l'âge de 100 ans.

teurs de M. Lockroy pendant le ministère Bourgeois ; — De M. L. M. Kohn, décédé à Vienne, à l'âge de 113 ans. Hongrois d'origine, il avait servi de guide à Napoléon et à son état-major ; — De M. Adolphe Deschamps, l'un des plus distingués journalistes de la presse catholique belge, décédé subitement. Fils de l'ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères, il était le neveu de l'ancien cardinal archevêque de Malines. Il fut l'un des fondateurs de l'Association de la presse belge ; — De M. Deforge, bâtonnier de l'Ordre des avocats de La Rochelle, décédé à l'âge de 83 ans ; — De M. Cosson, maire de Tours, décédé en cette ville à l'âge de 63 ans ; — De Mme Elisabeth Bridenne, décédée à Berck-sur-Mer, à l'âge de 100 ans.

teurs de M. Lockroy pendant le ministère Bourgeois ; — De M. L. M. Kohn, décédé à Vienne, à l'âge de 113 ans. Hongrois d'origine, il avait servi de guide à Napoléon et à son état-major ; — De M. Adolphe Deschamps, l'un des plus distingués journalistes de la presse catholique belge, décédé subitement. Fils de l'ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères, il était le neveu de l'ancien cardinal archevêque de Malines. Il fut l'un des fondateurs de l'Association de la presse belge ; — De M. Deforge, bâtonnier de l'Ordre des avocats de La Rochelle, décédé à l'âge de 83 ans ; — De M. Cosson, maire de Tours, décédé en cette ville à l'âge de 63 ans ; — De Mme Elisabeth Bridenne, décédée à Berck-sur-Mer, à l'âge de 100 ans.

Obèques d'Albert Bataille à Blois

Notre pauvre et cher collaborateur a été conduit hier au petit cimetière de Blois, où, par testament, il avait exprimé le vœu d'être inhumé. Vienne est un faubourg de Blois, et c'est dans ce cimetière, aujourd'hui désaffecté, qu'est enterré, depuis de longues années, le père de notre ami.

Quelques amis de Paris accompagnèrent à Blois Mme Bataille : MM. Victor Taunay, Alfred Husson, exécuteur testamentaire, et notre collaborateur Emile Berr, représentant le *Figaro*. Tous trois conduisaient le deuil.

MM. Jannay, délégué de la presse étrangère ; Obermayer, Amédée Blondeau et David, amis personnels d'Albert Bataille, s'étaient joints à eux.

La levée du corps a eu lieu, en gare de Blois, à midi. Un grand nombre de notabilités locales avaient tenu à venir saluer le cercueil de leur compatriote et à offrir leur condoléances à sa veuve.

Parmi les personnes présentes :

MM. Klecker, procureur de la République ; Craponne, juge suppléant ; Louvet, juge d'instruction ; M. Belton, bâtonnier, à la tête d'une délégation du barreau de Blois, composée de M. E. P. Henry, Miron, de l'Esplanade, de Ponton-Dancourt ; le général Macé et MM. Filly, Miné, Louis Petit, délégués de l'Association des anciens élèves du collège de Blois ; MM. Rouet de Clermont, Pierre Dufay, bibliothécaire de la Ville ; de Cardonne et Delétraz, représentant la presse locale ; Coulon, Huron, etc.

Le convoi traverse la ville, précédé de deux landaus chargés de couronnes, et gagne le petit cimetière où M. le vicaire de la paroisse de Vienne dit les dernières prières.

Le corps est ensuite déposé dans un caveau provisoire ; M. Victor Taunay, en quelques paroles d'une éloquence simple et si cordialement émue, dit l'adieu suprême au cercueil, et remercie les personnes présentes qui ont tenu à venir apporter au compatriote si aimé de tous ce dernier témoignage de souvenir et d'attachement.

A une heure et demie, la cérémonie était terminée, et il n'y avait plus, dans le petit cimetière, que quelques paysans, debout, la casquette à la main, devant le monceau de fleurs qui recouvrait la dépouille de notre ami.

Nous avons cité aussi complètement que possible les noms des nombreux amis qui assistaient mardi aux obsèques de Bataille.

Citons aussi parmi les lettres et dépêches reçues de l'étranger celles de :

MM. Guillaume Singer, de Vienne, président du bureau central de la presse ; Jéno Rakossy, de Budapest ; Louis Delaunay, de Liège ; Orsat, de Milan ; Frémant, de Turin ; président Heinemann-Savino, d'Anvers ; prince Bibesco et Emmanuel Kuhne, de Genève, etc.

De province, des magistrats, des avocats, des confrères, des correspondants nous adressent également des dépêches, trop nombreuses pour qu'il nous soit possible de les reproduire ici.

Nous disons à tous merci. Ces lettres et ces dépêches ont été transmises par nous à la veuve de notre ami, ainsi que les journaux de France et de l'étranger, parmi lesquels la nouvelle de la mort de Bataille a suscité tant de bonnes et généreuses paroles, et une manifestation de sympathies dont l'unanimité nous a profondément touchés.

Pour celle que frappe une si grande douleur, c'est là, nous n'osons dire une consolation, mais un honneur et un réconfort inoubliables.

LE FIGARO.

A l'Etranger

tration; il a fini sur un superbe couplet patriotique :

M. Aimond. — J'estime que c'est faire œuvre patriotique que de vouloir entourer d'une sollicitude plus active et plus éclairée notre armée, de préconiser des réformes destinées à accroître encore sa force et à donner au pays l'assurance que sa sécurité est hors de toute atteinte. (Applaudissements.)

J'appartiens à une génération dont la première jeunesse a traversé les épreuves douloureuses de l'année terrible et qui y a puisé des enseignements qui restent gravés dans nos cœurs. (Très bien ! très bien !)

Si la prévoyance est nécessaire au gouvernement d'un peuple, elle l'est plus encore pour ceux qui ont charge de sa sécurité. J'ai applaudi au retour d'un ministre civil à la guerre, parce que j'estime que seul un civil peut avoir assez d'indépendance d'esprit pour réaliser des réformes, en se mettant au-dessus des questions de personnes et de camaraderie. (Très bien ! très bien !)

J'espère donc que M. le ministre actuel, qui fut le collaborateur de Gambetta dans des circonstances difficiles, qui accompagna avec lui l'œuvre de la défense nationale en 1870, continuera sa longue et laborieuse carrière consacrée tout entière au service du pays, en réalisant ces réformes réclamées par les hommes les plus compétents et par un grand nombre d'officiers de notre jeune armée.

Elles rendront plus intimes encore l'union du pays et de l'armée, de cette armée nationale sortie des entrailles de la nation, et qu'on ne pourra séparer, quoi qu'on fasse, ni de la démocratie, ni de la République. (Vifs applaudissements à gauche.)

Des bravos énergiques, suivis de chaudes félicitations, ont suivi M. Aimond jusqu'à son banc, pendant que M. de Freycinet, piqué au jeu, montait à la tribune. Le ministre a commencé par rendre hommage aux intentions et même aux idées de son contradicteur; puis il s'est mis en devoir de les grignoter, sinon de les démolir.

De la fusion des états-majors de l'artillerie et du génie, de la création d'un corps spécial d'ingénieurs militaires, il n'en veut pas, il n'en veut à aucun prix. Quant aux magasins de concentration, il s'en préoccupe; il a imposé un nouveau cahier des charges aux adjudicataires des approvisionnements; il étudie, dit-il, l'essai, il s'efforce d'unir à l'initiative qui agit la prudence qui surveille et qui attend.

Il a dit sur notre infériorité numérique des choses qui ont paru neuves à force de logique et de bon sens.

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — Nous sommes arrivés à un chiffre, que je considère comme formidable, de 557,000 hommes et 551,000 en y comprenant les écoles. Ce chiffre, nous dit-on, est encore inférieur à celui que possédait la puissance voisine. Mais il faut nous résigner à ne pas atteindre toujours la force numérique de cette puissance. Elle a une supériorité que nous ne pouvons pas lui enlever, celle de la population. (Très bien ! très bien !)

De regarder comme une folie cette sorte de stérile-chasse qui consisterait, avec une population représentée par 2, à vouloir atteindre les effectifs d'une population représentée par 3. (Très bien ! très bien !)

Nous devons chercher des dédommements d'un autre côté. Deux considérations peuvent nous rassurer. Il ne faut pas conclure d'effectifs inférieurs à une situation inférieure.

Au-dessus d'un certain chiffre, on ne peut pas dire que la puissance militaire augmente beaucoup.

Le terrain sur lequel nous sommes appelés à nous mesurer, si ce jour doit jamais arriver, sera saturé de troupes. Il me paraît impossible de songer à faire évoluer un plus grand nombre de corps d'armée que ceux qui sont destinés à y paraître des deux côtés, dans la zone qui s'étend entre le Luxembourg et la Suisse.

Cette zone où le choc pourra se produire, et je ne crains pas de dire qu'il ébranlera l'Europe jusqu'à ses fondements, sera tellement encombrée des troupes que je ne crois pas que quelques corps supplémentaires puissent augmenter les avantages de la puissance qui se les serait procurés.

M. Vazeille. — Jugez-vous différent d'avoir des réserves ?

M. le ministre de la guerre. — Si vous m'aviez laissé achever, j'aurais prévu votre objection. J'allais ajouter que pour concevoir au-delà des créations actives, ne pourrait servir que comme réserve. Mais il y a, de part et d'autre, de si énormes chiffres de réserve, que je suis convaincu que le sort aura décidé avant qu'on les ait épuisés. (Très bien ! très bien !)

J'ai cité toute cette page, parce qu'elle est à lire et à relire. Suivant l'événement, on s'en armera un jour pour ou contre M. de Freycinet. Quelles que soient les chances — heu... heu... ou malheureuses — de la guerre future, il aura eu le mérite de proclamer qu'il n'y avait ni un certain chiffre, le nombre perd de sa vertu, et que la qualité passe avant la quantité. Il a, lui aussi, réglé la Chambre d'un finale très enlevé, et tant elle a sincèrement admiré la musique :

M. le ministre. — Nous devons rechercher aussi des améliorations au point de vue moral, et nous appliquer à mettre la discipline au-dessus de toute atteinte. Il n'est pas de grande armée sans une discipline parfaite. Je ne parle pas de la discipline fondée uniquement sur la crainte du Code militaire, je parle de la discipline qui, chez le subordonné, dérive du respect et qui chez le supérieur, dérive du respect par la bienveillance, la sollicitude et la justice. (Applaudissements.)

En dépit de certaines critiques, il n'est pas d'armée où ces qualités soient plus pratiquées.

Et je dis qu'une armée où la discipline est ainsi comprise double ses forces.

Enfin il faut que l'armée ait un objectif, un idéal, une pensée. Cette pensée, dont elle doit vivre, c'est celle de la mission que lui a confiée le pays et qui consiste à donner à ce pays la place et l'influence qui lui appartiennent dans le monde. L'armée doit se dire qu'elle n'est pas la frontière, mais qu'elle doit être prête à répondre à l'appel du pays pour tous les événements et, sans être provocatrice, à lui faire obtenir les réparations légitimes et possibles. Il faut qu'elle ait toujours en vue ce grand rôle et qu'elle se tienne prête à le remplir. (Très bien ! très bien ! sur un grand nombre de bancs.)

En élevant ainsi sa pensée, l'armée se préparera à devenir invincible. Elle justifiera la confiance que nous avons qu'elle saura donner à l'occasion la plénitude d'efforts que le pays est en droit de lui demander puisqu'il fait pour elle tous les sacrifices. Ça va à moi, je ferai de mon mieux pour qu'elle mérite de plus en plus cette confiance. (Vifs applaudissements.)

C'est la partie intéressante de la séance; mais beaucoup d'autres orateurs ont pris part à la discussion. M. Chapuis, député de Toul, a parlé des baraquements et des conserves. M. Gouzy, député du Tarn, a reproché au budget de la guerre d'être une bouteille à l'encre. Il a prêché la discipline; « mais c'est en haut qu'il faut commencer, et ne pas oublier que la discipline est l'obéissance aux lois ».

On sent bien que nous sommes là sur un terrain brûlant. La Chambre s'en

La bonne France

(LA LESSIVE)



— Patience, Marianne, tu auras bientôt une chemise propre !

rendait compte et retenait, autant que possible, ses manifestations habituelles. Cependant je dois dire qu'elle a applaudi sans réserve aux dernières critiques de M. Gouzy :

M. Paul Gouzy. — Cette discipline veut que les volontés de la Chambre soient respectées par les services du ministère de la guerre. Il faut qu'il y ait une responsabilité pour que la discipline existe réellement dans l'armée. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs à gauche.)

Et je ne suis pas suspect en parlant ainsi. J'ai appartenu vingt ans à l'armée, j'y ai mes premières amitiés et j'y ai choisi mon genre. (Applaudissements et rires sur divers bancs.)

M. le colonel Guérin. — Et vos petits-sérants seront militaires.

M. Paul Gouzy. — C'est parce que j'aime l'armée que je veux qu'elle soit respectueuse des lois, et je n'ai pas besoin, pour le prouver, d'aller crier dans les rues : Vive l'armée ! (Très bien ! très bien ! sur divers bancs à gauche.)

Je le dis pour répondre au couplet patriotique de M. le ministre, qui a évité ainsi de s'expliquer en détail sur la question des ingénieurs militaires.

C'est pour établir la responsabilité des services de la guerre que je demande une réduction de 500,000 francs sur le chapitre 14. (Applaudissements sur divers bancs à gauche.)

La réduction n'a pas été votée. On a discuté ensuite et rejeté un certain nombre d'amendements sans grande importance. M. Etienne, soutenu par M. Bertrand, a obtenu de la Chambre qu'elle renvoyât à la Commission du budget une proposition favorable aux officiers d'Algérie. Mais c'est l'honorable M. Gras, député de la Drôme, qui a décroché la timbale. Il a déclaré que la France était perdue si on refusait aux gardes d'artillerie et aux adjoints du génie le galon vertical sur leur képi. On frémit quand on songe que M. de Freycinet s'est montré impitoyable.

La Chambre a décidé qu'elle siégerait demain, jour de la mi-carême, à neuf heures du matin. Elle ira ensuite voir passer les masques.

Pas-Perdus.

Autour des Chambres

L'interpellation de M. Joseph Fabre. — M. Peytral et la gauche démocratique.

Le Sénat doit discuter l'interpellation de M. Joseph Fabre dès que la Chambre en aura fini avec le budget de la guerre. Elle vise, on le sait, la Ligue de la Patrie française et ses tentatives d'embauchage.

La Ligue étant poursuivie et sa dissolution certaine, on s'expliquerait mal le but, l'utilité de ce débat, si l'on ne savait que les sénateurs sont sans tendresse pour le ministère. Mardi, ils n'ont négligé aucune occasion de manifester à M. Lebret les sentiments qu'il leur inspire : ce n'est ni la sympathie, ni l'admiration. Quant à ses collègues, ils ne leur pardonnent, pas plus qu'à lui-même, ce coup de la carte forcée qu'ils ont dû subir.

L'interpellation ne semble pas devoir se restreindre aux seules tentatives d'embauchage; on y réserverait une place aux récentes révélations du commandant Esterhazy. Il se peut, toutefois, qu'on hésite au dernier moment, comme l'a fait M. Fournière, mais le désir d'être agréable aux ministres n'y sera pour rien. On est d'humeur à ébranler, en attendant qu'on les renverse, car la volonté de leur faire la vie dure persiste.

Ce peu de tendresse que ressent le Sénat pour le cabinet explique l'échec de M. Peytral. Son élection à la présidence fut toujours très incertaine; mais, avec

ses relations personnelles, il pouvait sans présomption compter sur un assez grand nombre de voix, et on a été surpris qu'un candidat unique des quatre-vingt-dix membres de la gauche démocratique ne vit que vingt-sept électeurs lui demeurer fidèles.

Ainsi lâché par ses meilleurs amis, le ministre des finances en a ressenti une très légitime mauvaise humeur; elle vient de se manifester par l'envoi de sa démission. La gauche démocratique lui a dépêché quelques ambassadeurs qui l'ont prié de revenir sur sa décision et lui ont exposé que rien, dans l'attitude de ce groupe, n'était de nature à le blesser. M. Peytral a été d'un avis différent; la paille est rompue et le divorce consommé.

Paul Bosq.

COLLECTION CAMUS

Cette collection artistique, qui intéressera tous les amateurs, est composée uniquement de pièces originales d'une haute curiosité. Elle comprend des meubles d'art de style Louis XV et Louis XVI, des vases de porcelaine rares, des groupes de Saxe sertis de bronzes merveilleusement ciselés, exposés dans le cadre d'un bel appartement qui les met en valeur. Pour la vente et pour visiter, s'adresser 2, rue De Seze, Collection Camus.

Nouvelles Diverses

AU PARQUET

M. le juge d'instruction Fabre a poursuivi hier, jusqu'à une heure avancée de la soirée, son information au sujet des Ligues.

Il a entendu M. le baron Legoux, de une heure et demie à quatre heures et demie, en présence de son avocat, M. Tézenas.

Le magistrat a ensuite fait introduire dans son cabinet M. Georges Thiébaud, qui en est sorti au bout de dix minutes. C'est la dernière convocation qui sera adressée à M. Thiébaud.

M. Jules Guérin lui a succédé, et son avocat a déposé des conclusions tendant à ordonner la remise des pièces saisies soit au domicile personnel de M. Guérin, soit dans les bureaux du journal qu'il dirige. Ces conclusions s'opposent également au bris des scellés des documents saisis.

A cinq heures et demie, M. Guérin sortait du cabinet du juge, où était introduit M. Syveton, trésorier de la Ligue de la Patrie française. L'entretien a été très court.

M. le juge Pasquies a presque terminé l'information ouverte contre MM. Déroulède et Marcel Habert, qui ne seront plus interrogés qu'une seule fois, avant que le magistrat remette son rapport au Parquet.

DRAMES PASSIONNELS

Les époux Cayla sont brocanteurs, 118, rue de la Glacière. Le mari, Henri, a trente-cinq ans; la femme, Clémence, est de dix années plus jeune. Il n'y a qu'un an qu'ils sont mariés.

Ces jours derniers, Clémence recevait une lettre anonyme la prévenant que son mari ne lui était plus fidèle et qu'il avait pour maîtresse une jeune fille du quartier. Tout d'abord, elle n'attacha aucune importance à cette dénonciation, qu'elle qualifia de calomnieuse, et se promit même de n'en pas parler à Henri.

Cependant, poussée par la jalousie, mordue au cœur par le soupçon qui avait fait son œuvre quand même, la jeune femme se décida, avant-hier soir, à demander à son mari des explications au sujet de la lettre qu'elle avait reçue.

Une discussion très vive s'engagea entre les deux époux. Clémence, exaspérée, s'est armée d'un revolver et a fait feu sur son mari qu'elle a blessé à la tête et à la poitrine.

Au bruit des détonations, des voisins sont

accourus et ont désarmé la meurtrière qui a été envoyée, hier matin, au Dépôt.

Henri Cayla a été transporté, dans un état des plus graves, à l'hôpital Cochin.

Autre drame, provoqué également par la jalousie.

Un nommé André Lalande, employé à la Compagnie des chemins de fer du Nord, a frappé de plusieurs coups de couteau, vers dix heures du soir, sur le boulevard Rochechouart, sa maîtresse Berthe Ban, âgée de vingt-huit ans, qu'il accusait d'infidélité.

La malheureuse fille, très grièvement blessée, a été conduite à l'hôpital Lariboisière.

Lalande, qui, en voyant tomber sa victime, avait pris la fuite, a été arrêté hier matin au moment où, après avoir erré toute la nuit dans Paris, il rentrait chez lui. Il a été mis à la disposition du Parquet.

MORT SUBITE

M. Charles Leroy, âgé de soixante-quatorze ans, ancien sous-préfet, qui vivait seul dans l'appartement qu'il occupait, 17, rue La Roche-foucauld, est mort subitement, avant-hier soir, chez lui. Sa concubine, en lui montant, à dix heures, des œufs qu'il lui avait demandés quelques instants auparavant, a trouvé son locataire inanimé dans son fauteuil, près du feu.

D'après le diagnostic du médecin qui a accompagné M. Cornette, commissaire de police, venu pour procéder aux constatations légales, M. Leroy aurait succombé aux suites d'une affection cardiaque.

DÉRAILLEMENT

Un accident qui n'a pas eu, fort heureusement, de conséquences graves, est arrivé hier matin sur la ligne des chemins de fer du Nord.

Un train-tramway, allant à Saint-Denis, a déraillé près des fortifications, à hauteur du poste n° 29. La machine et les trois wagons de tête sont seuls sortis des rails. Personne n'a été blessé. Il n'y a eu que des dégâts matériels.

Cet accident est dû, paraît-il, au mauvais état d'une aiguille.

Pour assurer la circulation, des ordres ont été immédiatement donnés afin que le passage des trains-tramways s'effectuât, momentanément, par la voie de Chantilly.

Jean de Paris.

Mémoire. — Une fissure s'étant produite, hier, vers trois heures de l'après-midi, dans la partie de l'égoût comprise, rue du Faubourg-Montmartre, entre les rues de Mauberge et Lamarine, la galerie souterraine a été inondée. Il n'y a eu aucun accident de personnes. Un barrage a été aussitôt établi, et des pompes ont été employées pour extraire l'eau qui avait envahi la galerie.

J. de P.

AVIS DIVERS

MINES D'OR. 8,000 FRANCS A GAGNER AVEC 4,000 FRANCS.

Lire Petites Annonces (Capitales).

ENGELURES, GERÇURES PRÉVENUES ou guéries par la Pâte des Prêtres. Parf. Exotique, 35, rue du 4-Septembre. Eviter contrefaçons.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu

CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la LOTION VERTE de LENTHICR, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC ET LES DIGESTIONS DIFFICILES

LIQUEUR NORMALE

aux trois ferments (Pepsine, Diastase et Pancreatine). — PHARMACIE NORMALE, 17-19, rue Drouot, et 45-47, rue de Provence.

TOUJOURS TOUSSER ! Cette plainte est fréquente, c'est en ce moment le résultat des bronchites et des rhumes. Il suffit pourtant, pour s'en affranchir, d'un flacon de Sirop phénique de Vial, le plus puissant des microbicides.

UN PEU de Duval de Ninon, suave poudre de la Parf. Ninon, 31, rue du 4-Septembre, sur vos traits fatigués, bistrés, les fait repulper aussitôt de fraîcheur et de jeunesse.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA SEINE : L'Affaire Bianchini. — Le verdict. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

Mme Bianchini avait fait citer plusieurs témoins à décharge. La première demi-heure de l'audience est consacrée à leur audition. Ce qu'ils disent tous, M. George Vanor le résume en quelques mots :

— Je connaissais, dit-il, le ménage Bianchini. Une harmonie parfaite semblait exister entre les deux époux. Je sais aussi que l'accusée d'aujourd'hui exerçait sur sa mère une influence doucement magnétique. En mon âme et conscience, je la crois « rayonnante d'innocence ».

M. l'avocat général Lombard ne partage pas l'opinion de M. Vanor, et il n'usera point d'ailleurs de ces formules pittoresques dans son réquisitoire.

Très sobrement, sans phrases, l'organe du ministère public fait un exposé rapide des charges relevées contre Mme Bianchini.

Pénétrons un instant, dit M. Lombard, dans l'appartement du boulevard des Italiens, où habitent l'accusée, son mari et... l'autre... On a écrit que ce procès était « un procès bien parisien ». C'est calomnier Paris !

On parle de l'affection qui unissait les époux Bianchini. Cette affection se manifestait vraiment d'une façon bien singulière... La chambre du mari est occupée par l'amant. Quant au mari, il couche dans la chambre d'amis ! (Rires.)

On dit aussi que l'accusée a fait, en toutes occasions, preuve d'un dévouement inaltérable à l'égard de son époux. Mme Bianchini est une « femme de tête », c'est entendu. Mais, dirigeant elle-même les affaires de la maison, ne sont-ce pas ses propres intérêts qu'elle sauvegardait ? Messieurs les jurés, pourriez-vous ajouter foi à pareille légende ?

Puis, M. l'avocat général raconte à nouveau nous les connaissons suffisamment — les péripéties du drame intime qui se déroula du 9 au 17 mai. Il n'est pas une seule circonstance qui ne soit la preuve manifeste de la culpabilité de l'accusée.

Et les contradictions des docteurs ?

— Je connais les hésitations premières des médecins consultants. Messieurs, mettez-vous à leur place ! Comment pouvaient-ils songer qu'ils se trouvaient en présence d'un crime aussi abominable ? A l'esprit duquel d'entre vous une telle hypothèse fut-elle venue, en dépit même des symptômes les plus caractérisés ? Mis sur la voie par la demande imprudente de l'accusée, ils observent, et alors les hésitations disparaissent. M. Bianchini est la victime d'un empoisonnement par l'atropine. Sur ce point, il y a fait unanimité avant l'audience. Je constate le fait, simplement.

En terminant, M. l'avocat général discute les déclarations apportées, la veille, par les docteurs Gilles de La Tourrette et Jean Charcot, lesquels n'osent affirmer l'empoisonnement. Il déclare s'en tenir aux conclusions des docteurs Brouardel, Ogier et Vibert.

— Il est établi que Bianchini ne s'est pas suicidé. Il a été empoisonné. Vous vous demandez quel est l'auteur du crime ? Le doute n'est pas possible. Je vous laisse le soin de répondre.

Courte suspension.

M. Henri Robert se lève et pendant près de deux heures va combattre pied à pied l'accusation.

Vous avez à juger, dit M. Henri Robert, une affaire d'empoisonnement dans laquelle il n'y a pas de certitude. Or, pour juger, il faut une certitude. Je vous demande : « Cette certitude, l'avez-vous ? » Pour commettre un pareil crime, il faut un mobile... Je vous demande : « Mme Bianchini en avait-elle un ? »

M. Henri Robert rappelle que c'est

Mme Bianchini qui elle-même exigea qu'une enquête fût ouverte au sujet de la maladie de son mari. Est-ce l'attitude d'une coupable ?

Au cours de l'enquête, on la prévient qu'elle sera arrêtée le surlendemain. L'accusée a le temps de fuir. Elle reste. Est-ce l'attitude d'une coupable ?

Ça et là, de bien jolis couplets :

— Qu'est M. Bianchini ? Un Parisien, bon enfant, inconscient, sceptique, et parfois é... naïf. Immoral, a-t-on dit. Oh ! le proteste. Amoral, simplement. Pen de vices, beaucoup de défauts. En quelques années, six cent mille francs vont fondre entre ses mains. Galant homme, certes, mais mari bien... com... plaisant. Ruiné, il trouve le moyen de mener la vie à grandes guides, va au cercle; le matin, en montant l'escalier, il ramassait l'ami de madame... et salue. Et ma cliente aurait eu des motifs de le... supprimer ? Voyons...

Le 10 mai, le costumier-dessinateur de l'Opéra tombe malade. Il est sujet à de fortes migraines. Ni sa femme, ni Mayer, qui est venu dîner, le soir, ne s'inquiètent de son état. On convient cependant de prévenir un docteur.

— Ce docteur, Mayer n'a pas attendu son arrivée. A huit heures moins le quart, il se rend à l'Opéra-Comique et annonce à ses camarades que « Bianchini est perdu ». Prédiction étrange ! Qui donc donnait le droit à M. Mayer de dicter cet arrêt de mort ?

M. Henri Robert insiste :

— S'il y a eu empoisonnement, eh bien ! je l'affirme, ce n'est pas Mme Bianchini qui a versé le poison ! (Sensation.)

Le défenseur s'efforce ensuite de remettre les choses au point en ce qui touche l'attitude prise par l'accusée au cours de la maladie. Il nous la montre prodiguant des soins empressés à son mari, appelant six docteurs à son chevet. Une empoisonneuse agirait-elle ainsi, s'exposerait-elle aux interrogations redoutables des médecins ?

Et à propos, parlons-en des expertises ?

D'un mot, le défenseur de Mme Bianchini apprécie leurs contradictions.

— Les docteurs qui ont vu le malade n'ont rien vu, et les experts qui ne l'ont pas vu ont tout vu. (Explosion de rires.)

Abordant la question du divorce, M. Henri Robert donne lecture de plusieurs lettres adressées par Mme Bianchini à son avoué « pour lui faire part des hésitations qu'elle éprouve avant de prendre cette détermination ». On sent qu'elle subit l'influence de quelqu'un. De sa mère qui a des scrupules mondains ? Non ! Mme Adam n'a-t-elle pas toléré un premier divorce ?

— Elle est contrainte par quelqu'un, et ce « quelqu'un », le seul être qui ait eu un intérêt dans l'affaire, vous l'avez vu l'autre jour à la barre suant de peur. (Vive sensation.)

M. Henri Robert conclut :

J'ai la preuve absolue que cette femme est innocente. Puis-je le faire passer par cette attitude dans vos cœurs ? Il s'agit d'une affaire d'empoisonnement. Reprenant le mot du grand Lachaud, je viens vous dire : « Le poison ! montrez-nous le poison ! Choisissez entre l'échafaud ou la liberté... »

De toutes parts, les bravos éclatent. L'assistance tout entière est favorable à l'accusée.

Après une délibération de vingt minutes, les jurés rapportent un verdict mitigé de circonstances atténuantes.

L'accusée est condamnée à cinq ans de travaux forcés.

— Je suis innocente, dit-elle simplement.

Mme Bianchini est très pâle. Mais pas un muscle de son visage ne bouge. Elle reste la femme qui déclarait l'autre jour au président : « Je ne pleure jamais ».

La sortie de l'audience est quelque peu houleuse. Nul ne s'attendait à une condamnation... Et M. Bianchini, lui-même, a maudit le jury de la Seine sans émotion.

Le procès intenté au commandant Esterhazy par son cousin Christian Esterhazy, à raison de la publication des *Dessous de l'Affaire Dreyfus*, s'est engagé hier devant la 1^{re} Chambre.

On sait que M. Christian Esterhazy réclame vingt mille francs de dommages-intérêts, ainsi que la suppression des passages qui le concernent.

Après plaidoiries de M. Prévost pour M. Christian Esterhazy, de M. Cabanes au nom du commandant, et de M. Bigault du Granrut pour l'éditeur Fayard, le Tribunal a remis l'affaire à huitaine pour entendre les conclusions du ministère public.

Quelques procès de presse à la 9^e Chambre. M. Francis de Pressensac a été condamné à 500 fr. d'amende et à 3,000 fr. de dommages-intérêts pour diffamation envers M. Jules Guérin.

M. Jacques Dhurr, deux de ses collaborateurs et M. Tibara, le gérant de la *Petite République*, avaient intenté un procès en diffamation au *Petit Journal*.

Le Tribunal a condamné le *Petit Journal* à 1,000 francs d'amende et 5,000 francs de dommages-intérêts envers M. Jacques Dhurr, et à 1 franc envers M. Tibara.

Intérim.

A L'HOTEL DE VILLE

M. Chassaing-Goyon, le vaillant conseiller conservateur du huitième arrondissement, a soulevé au Conseil municipal une question qui a mis tous les socialistes en mouvement.

La Ville, on le sait, a créé des matinales de lecture expressive, destinées aux enfants des écoles, et même à leurs parents.

Or, il paraît que les lecteurs ont jugé à propos d'introduire dans leurs programmes de petits intermèdes politiques.

M. Chassaing-Goyon a raillé avec beaucoup d'esprit, comme l'a déclaré M. le directeur de l'enseignement lui-même, les commentaires qui accompagnent les lectures dont il est donné lecture au jeune auditoire :

Ainsi, dit-il, le sujet choisi pour la conférence par laquelle débute une des dernières matinales était pourtant d'apparence paisible et débonnaire : « l'Economie », vertu privée, domestique par essence — n'est-ce pas ? — et inconnue de la plupart des hommes politiques, quand il s'agit des finances de l'Etat.

Le conférencier débute, très innocemment, par quelques observations judicieuses, que ne désavouerait certes pas

AVIS MONDIAIS

Déplacements

DÉPART POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER

M. Darlu (Edmond), à Nico.
M. Parou (Ernest), à Saint-Quentin.
M. van Lennep, à Naples.
Mme Mesnil, à Amfreville.
M. Méral, à Frey-sur-Oise.
M. Mahler (G.), au château de Villequoy.
Mme Touche, à Bad Gerolms.
M. Vingtain, à Arcachon.
Mme Weber (Karl), à Palerne.
Mme Weydemann, à Boisville la Saint-Père.

RENTREES A PARIS

Mme Bloch (Léon), — M. Chailin. — M. Clément. — M. Chan (Bernard). — Mme la baronne Cottin. — Mme Eustis Johnston. — Le comte Greffulhe. — Le comte de Lusignan. — M. Nonat. — M. Nicolle. — Le comte Potokski (Roman). — M. de Venoge.

Correspondance personnelle

Pour simplifier l'envoi des insertions de CORRESPONDANCE PERSONNELLE, nous dédions des BONS DE 6 FRANCS. Chaque Bon représente une ligne.

T. P. N. — Si dev. venir m'arranger, pr être lib. à vs.

Chevaux et Voitures

AGENCE HIPPIQUE, 8, rue Berryer. Tous occasions en chev. voit. s'y trouvent. Téléph. 504.05.

EXCELLENTES VOITURES D'OCCASION. Détails Franco. HURST, successeur de BELVALETTE, FRÈRES, 24, avenue des Champs-Élysées, Paris.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

LABOURDETTE ET C^{ie}

183, rue de la Pompe (avenue du Bois-de-Boulogne)

Plus beaux ÉQUIPAGES pour le haut commerce. Voitures attelées en location. Voitures Annoncé-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, c. de la Chapelle.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATIONS

Paris

MAISON A PARIS, rue Seran, 23, C^{ie} 635 m. 3 lots. Rev. br. 13,800 fr. M. à p. 100,000 fr. A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 14 mars 1899. S'adr. à M^e PHILIPPOU, not., 205, rue St-Antoine.

MAISON RUE DES TAILLANDIERS, 4 et 6. C^{ie} 406 m. Rev. br. 12,800 fr. M. à p. 80,000 fr. A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 14 mars 1899. S'adr. à M^e DECLOUX, not., 10^{bis}, b^e Bonne-Nouvelle.

TERRAINS ET CONST^{rs} r. Pyrénées, 285, et du Retrait, 14. A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 14 mars 1899. S'adr. à M^e TASSARD, notaire, 65, rue de Turbigo.

MAISON A PARIS, rue Tiphaine, 7. Revenu (suscept. d'augm.) 3,810 fr. M. à p. 125,000 fr. A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 21 mars 1899. S'adr. à M^e TASSARD, notaire, 65, rue de Turbigo.

MAISON, 50,000 A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 21 mars 1899. S'adr. à M^e LINDET, not., 9, boulevard St-Michel.

MAISON D'ANGLE, rue du Théâtre, 1. Rev. 10,700 fr. M. à p. 125,000 fr. A Adj. s^r 1^{er} ench., ch. not. de Paris, le 14 mars 1899. S'adr. à M^e GODET, notaire, 49, rue des Petites-Écuries.

TERRAINS LOTISSEMENT DE L'ANCIEN PASSAGE DU SAUMON, 1^{er} lot, 2^e lot, 3^e lot, 4^e lot, 5^e lot, 6^e lot, 7^e lot, 8^e lot, 9^e lot, 10^e lot, 11^e lot, 12^e lot, 13^e lot, 14^e lot, 15^e lot, 16^e lot, 17^e lot, 18^e lot, 19^e lot, 20^e lot, 21^e lot, 22^e lot, 23^e lot, 24^e lot, 25^e lot, 26^e lot, 27^e lot, 28^e lot, 29^e lot, 30^e lot, 31^e lot, 32^e lot, 33^e lot, 34^e lot, 35^e lot, 36^e lot, 37^e lot, 38^e lot, 39^e lot, 40^e lot, 41^e lot, 42^e lot, 43^e lot, 44^e lot, 45^e lot, 46^e lot, 47^e lot, 48^e lot, 49^e lot, 50^e lot, 51^e lot, 52^e lot, 53^e lot, 54^e lot, 55^e lot, 56^e lot, 57^e lot, 58^e lot, 59^e lot, 60^e lot, 61^e lot, 62^e lot, 63^e lot, 64^e lot, 65^e lot, 66^e lot, 67^e lot, 68^e lot, 69^e lot, 70^e lot, 71^e lot, 72^e lot, 73^e lot, 74^e lot, 75^e lot, 76^e lot, 77^e lot, 78^e lot, 79^e lot, 80^e lot, 81^e lot, 82^e lot, 83^e lot, 84^e lot, 85^e lot, 86^e lot, 87^e lot, 88^e lot, 89^e lot, 90^e lot, 91^e lot, 92^e lot, 93^e lot, 94^e lot, 95^e lot, 96^e lot, 97^e lot, 98^e lot, 99^e lot, 100^e lot, 101^e lot, 102^e lot, 103^e lot, 104^e lot, 105^e lot, 106^e lot, 107^e lot, 108^e lot, 109^e lot, 110^e lot, 111^e lot, 112^e lot, 113^e lot, 114^e lot, 115^e lot, 116^e lot, 117^e lot, 118^e lot, 119^e lot, 120^e lot, 121^e lot, 122^e lot, 123^e lot, 124^e lot, 125^e lot, 126^e lot, 127^e lot, 128^e lot, 129^e lot, 130^e lot, 131^e lot, 132^e lot, 133^e lot, 134^e lot, 135^e lot, 136^e lot, 137^e lot, 138^e lot, 139^e lot, 140^e lot, 141^e lot, 142^e lot, 143^e lot, 144^e lot, 145^e lot, 146^e lot, 147^e lot, 148^e lot, 149^e lot, 150^e lot, 151^e lot, 152^e lot, 153^e lot, 154^e lot, 155^e lot, 156^e lot, 157^e lot, 158^e lot, 159^e lot, 160^e lot, 161^e lot, 162^e lot, 163^e lot, 164^e lot, 165^e lot, 166^e lot, 167^e lot, 168^e lot, 169^e lot, 170^e lot, 171^e lot, 172^e lot, 173^e lot, 174^e lot, 175^e lot, 176^e lot, 177^e lot, 178^e lot, 179^e lot, 180^e lot, 181^e lot, 182^e lot, 183^e lot, 184^e lot, 185^e lot, 186^e lot, 187^e lot, 188^e lot, 189^e lot, 190^e lot, 191^e lot, 192^e lot, 193^e lot, 194^e lot, 195^e lot, 196^e lot, 197^e lot, 198^e lot, 199^e lot, 200^e lot, 201^e lot, 202^e lot, 203^e lot, 204^e lot, 205^e lot, 206^e lot, 207^e lot, 208^e lot, 209^e lot, 210^e lot, 211^e lot, 212^e lot, 213^e lot, 214^e lot, 215^e lot, 216^e lot, 217^e lot, 218^e lot, 219^e lot, 220^e lot, 221^e lot, 222^e lot, 223^e lot, 224^e lot, 225^e lot, 226^e lot, 227^e lot, 228^e lot, 229^e lot, 230^e lot, 231^e lot, 232^e lot, 233^e lot, 234^e lot, 235^e lot, 236^e lot, 237^e lot, 238^e lot, 239^e lot, 240^e lot, 241^e lot, 242^e lot, 243^e lot, 244^e lot, 245^e lot, 246^e lot, 247^e lot, 248^e lot, 249^e lot, 250^e lot, 251^e lot, 252^e lot, 253^e lot, 254^e lot, 255^e lot, 256^e lot, 257^e lot, 258^e lot, 259^e lot, 260^e lot, 261^e lot, 262^e lot, 263^e lot, 264^e lot, 265^e lot, 266^e lot, 267^e lot, 268^e lot, 269^e lot, 270^e lot, 271^e lot, 272^e lot, 273^e lot, 274^e lot, 275^e lot, 276^e lot, 277^e lot, 278^e lot, 279^e lot, 280^e lot, 281^e lot, 282^e lot, 283^e lot, 284^e lot, 285^e lot, 286^e lot, 287^e lot, 288^e lot, 289^e lot, 290^e lot, 291^e lot, 292^e lot, 293^e lot, 294^e lot, 295^e lot, 296^e lot, 297^e lot, 298^e lot, 299^e lot, 300^e lot, 301^e lot, 302^e lot, 303^e lot, 304^e lot, 305^e lot, 306^e lot, 307^e lot, 308^e lot, 309^e lot, 310^e lot, 311^e lot, 312^e lot, 313^e lot, 314^e lot, 315^e lot, 316^e lot, 317^e lot, 318^e lot, 319^e lot, 320^e lot, 321^e lot, 322^e lot, 323^e lot, 324^e lot, 325^e lot, 326^e lot, 327^e lot, 328^e lot, 329^e lot, 330^e lot, 331^e lot, 332^e lot, 333^e lot, 334^e lot, 335^e lot, 336^e lot, 337^e lot, 338^e lot, 339^e lot, 340^e lot, 341^e lot, 342^e lot, 343^e lot, 344^e lot, 345^e lot, 346^e lot, 347^e lot, 348^e lot, 349^e lot, 350^e lot, 351^e lot, 352^e lot, 353^e lot, 354^e lot, 355^e lot, 356^e lot, 357^e lot, 358^e lot, 359^e lot, 360^e lot, 361^e lot, 362^e lot, 363^e lot, 364^e lot, 365^e lot, 366^e lot, 367^e lot, 368^e lot, 369^e lot, 370^e lot, 371^e lot, 372^e lot, 373^e lot, 374^e lot, 375^e lot, 376^e lot, 377^e lot, 378^e lot, 379^e lot, 380^e lot, 381^e lot, 382^e lot, 383^e lot, 384^e lot, 385^e lot, 386^e lot, 387^e lot, 388^e lot, 389^e lot, 390^e lot, 391^e lot, 392^e lot, 393^e lot, 394^e lot, 395^e lot, 396^e lot, 397^e lot, 398^e lot, 399^e lot, 400^e lot, 401^e lot, 402^e lot, 403^e lot, 404^e lot, 405^e lot, 406^e lot, 407^e lot, 408^e lot, 409^e lot, 410^e lot, 411^e lot, 412^e lot, 413^e lot, 414^e lot, 415^e lot, 416^e lot, 417^e lot, 418^e lot, 419^e lot, 420^e lot, 421^e lot, 422^e lot, 423^e lot, 424^e lot, 425^e lot, 426^e lot, 427^e lot, 428^e lot, 429^e lot, 430^e lot, 431^e lot, 432^e lot, 433^e lot, 434^e lot, 435^e lot, 436^e lot, 437^e lot, 438^e lot, 439^e lot, 440^e lot, 441^e lot, 442^e lot, 443^e lot, 444^e lot, 445^e lot, 446^e lot, 447^e lot, 448^e lot, 449^e lot, 450^e lot, 451^e lot, 452^e lot, 453^e lot, 454^e lot, 455^e lot, 456^e lot, 457^e lot, 458^e lot, 459^e lot, 460^e lot, 461^e lot, 462^e lot, 463^e lot, 464^e lot, 465^e lot, 466^e lot, 467^e lot, 468^e lot, 469^e lot, 470^e lot, 471^e lot, 472^e lot, 473^e lot, 474^e lot, 475^e lot, 476^e lot, 477^e lot, 478^e lot, 479^e lot, 480^e lot, 481^e lot, 482^e lot, 483^e lot, 484^e lot, 485^e lot, 486^e lot, 487^e lot, 488^e lot, 489^e lot, 490^e lot, 491^e lot, 492^e lot, 493^e lot, 494^e lot, 495^e lot, 496^e lot, 497^e lot, 498^e lot, 499^e lot, 500^e lot, 501^e lot, 502^e lot, 503^e lot, 504^e lot, 505^e lot, 506^e lot, 507^e lot, 508^e lot, 509^e lot, 510^e lot, 511^e lot, 512^e lot, 513^e lot, 514^e lot, 515^e lot, 516^e lot, 517^e lot, 518^e lot, 519^e lot, 520^e lot, 521^e lot, 522^e lot, 523^e lot, 524^e lot, 525^e lot, 526^e lot, 527^e lot, 528^e lot, 529^e lot, 530^e lot, 531^e lot, 532^e lot, 533^e lot, 534^e lot, 535^e lot, 536^e lot, 537^e lot, 538^e lot, 539^e lot, 540^e lot, 541^e lot, 542^e lot, 543^e lot, 544^e lot, 545^e lot, 546^e lot, 547^e lot, 548^e lot, 549^e lot, 550^e lot, 551^e lot, 552^e lot, 553^e lot, 554^e lot, 555^e lot, 556^e lot, 557^e lot, 558^e lot, 559^e lot, 560^e lot, 561^e lot, 562^e lot, 563^e lot, 564^e lot, 565^e lot, 566^e lot, 567^e lot, 568^e lot, 569^e lot, 570^e lot, 571^e lot, 572^e lot, 573^e lot, 574^e lot, 575^e lot, 576^e lot, 577^e lot, 578^e lot, 579^e lot, 580^e lot, 581^e lot, 582^e lot, 583^e lot, 584^e lot, 585^e lot, 586^e lot, 587^e lot, 588^e lot, 589^e lot, 590^e lot, 591^e lot, 592^e lot, 593^e lot, 594^e lot, 595^e lot, 596^e lot, 597^e lot, 598^e lot, 599^e lot, 600^e lot, 601^e lot, 602^e lot, 603^e lot, 604^e lot, 605^e lot, 606^e lot, 607^e lot, 608^e lot, 609^e lot, 610^e lot, 611^e lot, 612^e lot, 613^e lot, 614^e lot, 615^e lot, 616^e lot, 617^e lot, 618^e lot, 619^e lot, 620^e lot, 621^e lot, 622^e lot, 623^e lot, 624^e lot, 625^e lot, 626^e lot, 627^e lot, 628^e lot, 629^e lot, 630^e lot, 631^e lot, 632^e lot, 633^e lot, 634^e lot, 635^e lot, 636^e lot, 637^e lot, 638^e lot, 639^e lot, 640^e lot, 641^e lot, 642^e lot, 643^e lot, 644^e lot, 645^e lot, 646^e lot, 647^e lot, 648^e lot, 649^e lot, 650^e lot, 651^e lot, 652^e lot, 653^e lot, 654^e lot, 655^e lot, 656^e lot, 657^e lot, 658^e lot, 659^e lot, 660^e lot, 661^e lot, 662^e lot, 663^e lot, 664^e lot, 665^e lot, 666^e lot, 667^e lot, 668^e lot, 669^e lot, 670^e lot, 671^e lot, 672^e lot, 673^e lot, 674^e lot, 675^e lot, 676^e lot, 677^e lot, 678^e lot, 679^e lot, 680^e lot, 681^e lot, 682^e lot, 683^e lot, 684^e lot, 685^e lot, 686^e lot, 687^e lot, 688^e lot, 689^e lot, 690^e lot, 691^e lot, 692^e lot, 693^e lot, 694^e lot, 695^e lot, 696^e lot, 697^e lot, 698^e lot, 699^e lot, 700^e lot, 701^e lot, 702^e lot, 703^e lot, 704^e lot, 705^e lot, 706^e lot, 707^e lot, 708^e lot, 709^e lot, 710^e lot, 711^e lot, 712^e lot, 713^e lot, 714^e lot, 715^e lot, 716^e lot, 717^e lot, 718^e lot, 719^e lot, 720^e lot, 721^e lot, 722^e lot, 723^e lot, 724^e lot, 725^e lot, 726^e lot, 727^e lot, 728^e lot, 729^e lot, 730^e lot, 731^e lot, 732^e lot, 733^e lot, 734^e lot, 735^e lot, 7